

42
mars 199041 F
ISSN 0241-2799


cahiers philosophiques

Les *Cahiers Philosophiques* paraissent,
depuis septembre 1979, au rythme de 4 numéros par an.

Animée et réalisée par des professeurs de philosophie
de tous ordres d'enseignement,
cette revue, qui se veut la preuve que la philosophie
et son enseignement sont indissociables,
publie textes, articles et essais ouverts à tous les aspects
et à toutes les directions de la recherche
et de la pensée philosophiques.

- Gilbert SIMONDON *Les limites du progrès humain*
Charles COUTEL *La perfectibilité chez Condorcet*
Marie ANDRÉ *Saint-John Perse,
genèse d'un pseudonyme*
Howard HAIR *Notes introductives au Bonheur
et à la Vertu*
Hélène L'HEUILLET *Le jardin et l'exil
(Première partie : l'exil de l'État)*



Le Directeur de la publication : Jean-François de Martel
C.P.P.A.P. N° 1485 A.D.



CENTRE NATIONAL DE DOCUMENTATION PÉDAGOGIQUE
MINISTÈRE DE L'ÉDUCATION NATIONALE, DE LA JEUNESSE ET DES SPORTS

Les limites du progrès humain (*)

Le problème du progrès humain ne peut être posé que si l'on fait intervenir le système complet d'activité et d'existence constitué par ce que l'homme *produit* et par ce que l'homme *est*. Considérer ce que l'homme produit (langage, technique), ne peut permettre d'estimer le progrès humain ni de prévoir sa loi de développement en fonction du temps, parce que l'attention est alors uniquement dirigée vers une concrétisation objective de l'activité humaine. Pour cette raison, tant que l'on envisage la seule concrétisation objective, on ne dispose d'aucun critère qui permette de choisir entre tel ou tel système de concrétisation pour en faire le seul signe et le seul support valable du progrès humain. On a pu identifier le progrès du langage sous toutes ses formes au progrès humain, comme le fit l'humanisme classique. On a pu identifier aussi le progrès des techniques sous toutes ses formes au progrès humain. Si l'on opère cette identification, que nous croyons réductrice, on peut alors trouver une allure temporelle limitée du progrès humain, et prévoir par analogie que le progrès technique s'accomplira selon une courbe sigmoïde comme le progrès du langage.

Cependant, même si l'on voulait estimer le progrès humain à partir de la seule concrétisation objective, il faudrait considérer comme progrès la série des concrétisations objectives possibles, et non point telle ou telle concrétisation, en elle-même auto-limitée. Que le progrès du langage et le progrès des techniques contiennent des processus d'inhibition interne donnant à leur développement en fonction du temps

(*) Article publié en 1959 dans la *Revue de Métaphysique et de Morale*. Nous remercions Mme Simondon qui a autorisé la présente reproduction, ainsi que la *Revue de Métaphysique et de Morale*, qui a donné gracieusement son accord (NDLR).

une allure sigmoïde, cela n'est guère douteux pour le langage, et est peut-être vrai aussi dans le domaine des techniques. Mais le progrès *humain* consiste en ce que l'homme, après avoir poussé jusqu'à saturation les possibilités du langage, se tourne vers les techniques et entre dans un nouveau domaine de développement; si le progrès humain nous paraît identifiable au progrès technique, c'est parce que le progrès humain est de nos jours et dans notre civilisation engagé dans le développement des techniques. Rien ne nous permet de penser qu'après avoir conduit à saturation le développement technique, si toutefois cette saturation peut être atteinte, l'espèce humaine ne trouvera pas à s'engager dans un nouveau domaine de progrès. D'ailleurs, il semble bien que la réduction des domaines déjà tentés de progrès à deux seulement soit excessive: si les civilisations classiques anciennes ont manifesté la saturation du développement du langage, les divers courants de civilisation médiévale semblent avoir atteint celle du développement religieux. A partir de la Renaissance, l'esprit de développement technique a d'abord cherché à retrouver l'esprit de développement dans l'exemple ancien de développement du langage, puis s'en est écarté. La Renaissance, en effet, a d'abord été une nouvelle phase, courte et intense, de progrès du langage, avant de devenir une introduction à la phase de progrès technique dans laquelle nous vivons. La Réforme, entre phase religieuse et phase technique, manifeste l'introduction du pouvoir de progrès du langage, inspiré du classicisme ancien, dans le devenir religieux. De même, à la fin du monde ancien, on pouvait voir les nouvelles forces du progrès, essentiellement religieuses et éthiques, s'appliquer à promouvoir le contenu le plus élaboré de la phase de développement du langage, sous la forme des philosophies éthico-religieuses à grand champ d'expansion, le Stoïcisme et la Gnose. Ainsi, non seulement il existe une série successive de domaines de développement des concrétisations objectives, langage, religion, technique, mais il existe aussi entre ces domaines des chevauchements durables, manifestant une recherche d'universalité.

Pourtant, succession - ou même chevauchement - d'étapes successives, ne signifie pas progrès. Si la phase du langage, la phase religieuse, la phase technique, et toutes les autres phases de l'activité humaine, passées ou futures, étaient auto-limitées et s'ignoraient sans rien se transmettre, l'espèce humaine serait appelée à vivre vainement des aventures successives, jusqu'à saturation de chacune d'elles, puis abandon. Et l'on pourrait parler d'un progrès du langage, d'un progrès de la religion, d'un progrès technique, non d'un progrès humain. Or, ce qu'il y a de

commun en ces phases successives de concrétisation objective, ce n'est pas le contenu de la concrétisation: le pouvoir pontifical ignore le théâtre grec comme le radar ignore la cathédrale; c'est l'homme qui est commun, l'homme comme moteur et promoteur de concrétisation, et l'homme comme être en qui résonne la concrétisation objective, c'est-à-dire l'homme comme agent et patient. Entre les concrétisations objectives de chaque cycle auto-limité de progrès et l'homme existe un lien de causalité réciproque; dans chaque cycle de progrès, l'homme forme système avec ce qu'il constitue, et ce système est bien loin d'être saturé; ce n'est pas tout le possible de l'homme qui se reflète dans la concrétisation objective, langage, religion, technique. Dès lors, nous pouvons dire qu'il y a progrès humain *seulement si* en passant d'un cycle auto-limité au cycle suivant, l'homme accroît la part de lui-même qui se trouve engagée dans le système qu'il forme avec la concrétisation objective. Il y a progrès si le système homme-religion est doué de plus de résonance interne que le système homme-langage et si le système homme-technique est doué de plus de résonance interne que le système homme-religion.

Or, cette question est très délicate, car c'est ici qu'apparaît le rôle effectif de la prise de conscience d'un processus de développement par l'homme qui fait partie du système en lequel ce processus se déroule. Il y a, certes, des aspects d'automatisme en chaque développement, et une hypertrophie de l'automatisme coïncide avec la saturation inévolutive de chacun des processus de développement à leur fin. Tel était l'état du langage à la fin du monde ancien: il devenait affaire de grammairiens ou de logiciens formalistes recherchant la rectitude étymologique des dénominations. Or, une grammaire ou une logique formelle ne reflètent pas l'homme, ou tout au moins ne reflètent de l'homme qu'une part minime, et qui ne peut être dilatée; pourtant, en son classicisme, la phase de développement du langage à son apogée était chargée de plus d'espoirs; au temps des Sophistes et du *Discours Panégyrique*, le langage, conçu comme dépositaire du savoir, apparaissait comme le fondement d'une « perpétuelle panégyrie » de l'humanité. Telle fut aussi la religion en sa phase montante, avec son inspiration d'universalité oecuménique; elle aboutissait pourtant à cette administration rigoureuse de la pensée et de l'action qui ne reflétait plus le pouvoir de progrès de l'homme. Autrement dit, après un élan empreint de pouvoir d'universalité qui manifeste un haut degré de résonance interne du système formé par l'homme et son langage ou l'homme et sa religion, apparaît une fermeture, une saturation progressive du système autonome de la concrétisation objective réduisant d'autant la résonance

interne du système, initialement plus vaste, formé par l'homme et la concrétisation objective : le véritable *centre de systématisation* se déplace ; à l'origine, il est entre l'homme et la concrétisation objective ; peu à peu, c'est la concrétisation objective qui est seule un système ; l'homme *s'excentre*, la concrétisation se mécanise et s'automatise ; le langage devient grammaire et la religion théologie.

La technique deviendra-t-elle industrie comme le langage est devenu grammaire et la religion théologie ? Il est possible qu'elle le devienne ; mais il n'y a point là de nécessité, et on ne peut confondre ces trois cas. En fait, si le langage est devenu grammaire, c'est parce qu'à l'origine même la part de réalité humaine traductible en langage était trop faible pour qu'une réciprocité valable entre l'homme et le système croissant du langage puisse s'instituer ; il fallait des situations privilégiées pour que cette réciprocité, condition de l'adéquation du langage à l'homme, puisse s'instaurer ; telles étaient les démocraties anciennes comme celle d'Athènes ; mais le langage, à peu près adéquat à la vie d'une cité antique, était très insuffisant pour la dimension géographique et le type d'échanges d'un Empire. L'humanisme du langage a été de courte durée ; de nos jours, il subsiste, par artifice, dans des groupes humains très restreints, sans pouvoir d'expansion constructive. Quant à la religion, elle s'est montrée adéquate à la dimension géographique des Empires, recouvrant des domaines aussi vastes que les continents, et bien plus larges que la cité antique, tout en cimentant diverses classes sociales, et pénétrant même dans les castes. La régression actuelle de la religion se manifeste par la perte de son pouvoir d'universalité géographique et par son repli défensif dans des groupes humains limités, rappelant celui de la culture humaniste fondée sur le langage, se réfugiant chez les lettrés. Si la technique, devenue industrie, se réfugie défensivement dans une nouvelle féodalité de techniciens, chercheurs et administrateurs, elle évoluera comme le langage et la religion, vers la fermeture, en se centrant autour d'elle-même, au lieu de continuer à former avec l'homme un ensemble en devenir. Pourtant, nous devons remarquer que la prétention à l'universalité était plus justifiée dans la religion que dans le langage, en ce sens que le pouvoir de progression continue à travers la diversité a manifesté une expansion plus grande dans les religions ; la religion, en effet, concerne, en l'homme, une réalité plus primitive, moins localisée, plus naturelle, en quelque façon, que celle à laquelle s'adresse le langage. La religion est plus implicite que le langage, plus près des bases, moins civilisée, donc moins limitée à la cité. La technique est encore plus primitive que la religion, elle rejoint l'élaboration

et la satisfaction des besoins biologiques eux-mêmes ; elle peut donc intervenir comme lien formant ensemble entre des hommes de groupes différents, ou entre des hommes et le monde, en des circonstances beaucoup moins étroitement limitées que celles qui autorisent le plein usage du langage ou la pleine communication religieuse. L'impression de chute dans la primitivité, dans la grossièreté, que nous ressentons devant le passage de la religion à la technique, les Anciens l'ont éprouvée en voyant les monuments les plus parfaits du langage délaissés pour une poussée religieuse qu'ils jugeaient grossière, destructrice, et pleine de germes d'inculture.

Mais cette descente par paliers vers la primitivité et la matérialité est une condition d'universalité ; un langage est parfait quand il convient à une cité qui se reflète en lui ; une religion est parfaite quand elle est à la dimension d'un continent dont les diverses ethnies sont au même niveau de civilisation. La technique seule est absolument universalisable parce que ce qui, de l'homme, résonne en elle, est si primitif, si près des conditions de la vie, que tout homme le possède en soi. Aussi, il y a au moins une chance pour que les germes de *décentration* de l'homme, donc d'*aliénation* des concrétisations objectives qu'il produit, soient moins forts dans la technique que dans le langage et la religion.

Pourtant, la résonance interne du système d'ensemble homme-technique ne sera pas assurée tant que l'homme ne sera pas connu par la technique, pour devenir homogène à l'objet technique. Le seuil de non-décentration, donc de non-aliénation, ne sera franchi que si l'homme intervient dans l'activité technique au double titre d'opérateur et d'objet de l'opération. Dans l'état actuel du développement des techniques, l'homme intervient avant tout comme opérateur ; certes, il est aussi consommateur, mais *après* que l'objet technique a été produit ; l'homme est très rarement, en tant qu'homme, ce sur quoi porte l'opération technique ; le plus souvent, ce n'est que dans des cas rares, graves, et dangereux ou destructifs, que l'homme est objet direct d'activité technique, comme dans la chirurgie, la guerre, la lutte ethnique ou politique ; cette activité est conservatrice ou destructrice et avilissante, mais non promotrice. La chirurgie, la guerre, l'action psychologique, ne construisent pas l'homme ; elles n'instituent pas une réaction positive par le moyen de la technicité. Jusqu'à ce jour, il n'y a pas de solide relation d'intériorité entre les techniques d'action sur les choses et les techniques d'action sur l'homme. Dans les cas les meilleurs, les techniques d'action sur l'homme viennent seulement remplacer un rôle jadis dévolu au langage (lutttes politiques) ou à la religion (psychanalyse).

La technique aurait des chances d'amorcer un processus de développement non sigmoïde si elle remplaçait efficacement et complètement l'activité du langage et l'activité religieuse. Comme, à l'heure présente, il n'existe ni une métrologie appliquée à l'homme, ni une énergétique humaine, l'unité des techniques tournées vers l'homme n'existe pas, et aucune relation véritable et continue n'est possible entre ces techniques et celles qui sont tournées vers les choses. Les différentes techniques tournées vers les choses ont fait leur apparition lorsque le savoir (en l'occurrence la Physique, la Chimie), ont fourni à chacune d'elles les fondements d'une métrologie véridique. Un tel savoir, fondement d'une métrologie appliquée à l'homme, n'existe pas encore de façon stable dans le domaine du vivant.

Il paraît donc possible de prévoir que le progrès technique ne conservera pas toujours l'aspect explosif qu'il manifeste dans le domaine de la concrétisation objective. Encore conviendrait-il de considérer avec plus de modération le retentissement de ce progrès technique dans le domaine de la vie courante; ici, l'allure n'est pas explosive; l'éclairage, le mobilier, l'alimentation, les transports, se modifient, mais lentement. Et, si l'industrie se modifie, l'agriculture, dans nos régions, est un domaine où le progrès technique est bien loin d'avoir pris une allure explosive. On ne peut confondre avec un progrès technique valable pour de vastes groupes humains les réalisations exceptionnelles atteintes en milieu spécialisé de technologie scientifique. L'objet technique exige de plus en plus un *milieu technique* pour exister; ainsi, des machines comme une perforatrice ou un broyeur ne peuvent être employées dans un chantier artisanal sans risquer de provoquer la silicose chez les opérateurs: il faut non point seulement une entrée par effraction d'une machine nouvelle, mais une transformation du milieu artisanal en milieu industriel, ce qui exige des conditions d'alimentation en énergie, d'automatisation, de télécommande, sans parler des conditions humaines et économiques qui rendent encore plus lente cette transformation. Bien souvent, l'introduction d'une machine isolée, dont les performances contrastent avec celles des autres machines et des possibilités de l'entourage, donne de façon spectaculaire la notion abstraite d'un progrès possible, alors que, si tout l'ensemble est modifié de façon homogène, cette apparence d'allure explosive du progrès s'efface. La lenteur du progrès réel, dans le domaine même de la concrétisation objective, signifie que le progrès technique est déjà lié aux conditions sociales; les forces inhibitrices qui pourraient le freiner s'exercent déjà; pourtant, elles ne l'arrêtent pas. On peut donc supposer que, en raison de cette lenteur, le progrès technique ne prendra pas brusquement une allure explosive, car les condi-

tions régulatrices existent déjà, et les richesses exploitables, en énergie et matières premières, sont considérables. Selon la revue *Prospective* dont le premier numéro vient de paraître, les possibilités de développement à long terme ne justifient pas une attitude inspirée du malthusianisme.

Pour que le progrès technique puisse être considéré comme progrès humain, il faut qu'il implique réciprocité entre l'homme et les concrétisations objectives. Cela signifie d'abord qu'il faut qu'il y ait homogénéité entre les différents domaines de développement technique, et échange de conditionnement; le progrès prend une allure explosive *quand il est déjà à l'origine un progrès éclaté*, s'accomplissant dans des domaines séparés les uns des autres; plus il s'opère en condition d'éclatement, moins il est un progrès *humain*: c'est le cas du progrès technique accompli en quelques années dans la prospection des pétroles et nappes de gaz. En France, le gaz de Lacq traverse des régions sous-développées, sans aucun profit pour elles, et va se vendre au loin dans les domaines déjà industrialisés. Le gaz découvert par les pétroliers dans la région d'Hassi-Messaoud brûle en torche dans le ciel pendant qu'en Algérie les hommes se tuent et les enfants meurent de faim près des champs dévastés et des foyers éteints. Le progrès technique serait beaucoup plus profondément un progrès humain s'il était déjà un progrès du tout des techniques, y compris l'agriculture qui est par excellence et en tous les sens du terme la parente pauvre.

Ce progrès serait alors beaucoup plus lent en chaque point et beaucoup plus profond en sa totalité, donc beaucoup plus réellement progrès. Transformant toutes les conditions de la vie humaine, augmentant l'échange de causalité entre ce que l'homme produit et ce qu'il est, le véritable progrès technique pourrait être considéré comme impliquant un progrès humain s'il avait une structure en réseau, les mailles de ce réseau étant de la réalité humaine; mais alors il ne serait plus seulement un ensemble de concrétisations objectives. Pour que le progrès technique soit auto-régulateur, il faut qu'il soit un progrès d'ensemble, ce qui signifie que chaque domaine d'activité humaine employant des techniques doit être en communication représentative et normative avec tous les autres domaines; ce progrès sera alors de type organique et fera partie de l'évolution spécifique de l'homme.

Aussi, même si une telle conclusion peut paraître bien illusoire, il faut dire que le progrès humain ne peut s'identifier à aucune crise de progrès selon le langage, la religion, ou la pure technique, mais seulement à ce qui, de chacune de ces crises de progrès, peut passer sous

forme de pensée réflexive, à d'autres crises de progrès; en effet, cette résonance interne de l'ensemble formé par la concrétisation objective et l'homme est de la pensée, et se trouve transposable: seule la pensée philosophique est commune au progrès du langage, au progrès de la religion, au progrès de la technique; la réflexivité de la pensée est la forme consciente de la résonance interne de l'ensemble formé par l'homme et la concrétisation objective; c'est cette pensée qui assure la continuité entre les phases successives de progrès, et c'est elle seule qui peut maintenir la préoccupation de totalité, et faire ainsi que la décentration de l'homme, parallèle à l'aliénation de la concrétisation objective, ne s'effectue pas. De nos jours, la pensée réflexive doit particulièrement s'attacher à guider l'activité technique de l'homme par rapport à l'homme, car c'est en ce domaine qu'existe le plus grand danger d'aliénation, et se trouve l'absence de structure empêchant le progrès technique exercé dans la concrétisation objective d'être partie intégrante du progrès humain, en formant système avec l'homme. La question des limites du progrès humain ne peut être posée sans celle des limites de la pensée, car c'est elle qui apparaît comme la principale dépositaire du potentiel évolutif de l'espèce humaine.

G. SIMONDON